

XYZ. La revue de la nouvelle

Régions intérieures

Aude



Number 36, Winter 1993

Poste restante

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aude (1993). Régions intérieures. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 30–34.

RÉGIONS INTÉRIEURES

AUDE

La première fois, elle lui est apparue vers midi dans le réseau de ruelles d'une ville méditerranéenne. Elle venait dans sa direction, droit vers lui. Son visage était très blanc et son tailleur écru devait être de lin. En la voyant, il s'est immobilisé, ébloui. Il a cru qu'elle allait l'aborder, peut-être même le heurter. Mais au dernier instant, elle a tourné et elle s'est engagée dans une ruelle transversale, laissant près de l'homme un parfum de fleur rare qu'il connaissait sans qu'il puisse alors en retrouver le nom. Il s'est avancé un peu et a suivi la femme du regard jusqu'à ce que son image se fonde au loin à celle des murs blancs et ocres chargés de lumière. Comme si elle avait émané d'eux et y était retournée. Il ne l'avait pas vu arriver, son attention portée un moment vers une fenêtre d'où venait un chant d'une extrême douceur.

Tout l'après-midi, il a marché dans le labyrinthe à sa recherche. Il ne regardait plus les porches donnant accès à des maisons où devaient se tenir des femmes et des enfants dans la fraîcheur de l'ombre, ni les fleurs rouges dans les vases de terre déposés à même les pavés anciens, ni les petites chaises bancales appuyées près des portes, ni les persiennes d'un bleu identique à celui du ciel, ni le bord des toitures d'argile cuite. Il balayait des yeux l'espace devant de lui, cherchait les carrefours, scrutait dans toutes les directions, hésitait, puis se hâtait soudain dans un sens, courant presque.

Or, il avait décidé de commencer son périple ici, dans un endroit où il était déjà venu, justement pour ne pas être pris tout de suite par cette frénésie malade qui le gagnait inmanquablement chaque fois qu'il pénétrait dans des régions tout à fait étrangères. Car là se réveillait en lui quelque chose d'avidé, de nerveux, un

appétit incontrôlable, presque une voracité qu'il avait du mal à contrôler. C'étaient d'ailleurs les seules circonstances, ces voyages solitaires en pays étrangers, où il perdait le calme qui le caractérisait.

Il ne faisait pourtant rien de très spécial pendant ces voyages. Il marchait. Du matin au soir. Rapidement. À la recherche de quelque chose, mais sans savoir quoi. Très tard le soir, il rentrait épuisé dans une chambre qui, malgré quelques nuits d'occupation, persistait à lui rester totalement étrangère. Et c'est cela justement qu'il cherchait aussi, cette étrangeté, cette dissociation qui le laissait toujours anxieux, mais parfaitement vulnérable, disponible.

Il avait besoin de cet ébranlement qui lui était pourtant douloureux, mais, pour se ménager une transition, il commençait la plupart de ses voyages par une ville qu'il connaissait un peu, et il finissait souvent son voyage en revenant quelques jours dans cette même ville qui lui servait en quelque sorte de sas de décompression. Les rares fois où il n'avait pas usé de ce stratagème, le voyage avait été pénible et la rentrée déchirante, comme si son esprit n'avait pas eu le temps de réintégrer son corps.

Mais cette fois, un imprévu venait d'enrayer le mécanisme du sas et il se retrouvait d'un coup sec aux plus grandes profondeurs.

La femme à présent introuvable avait eu cet effet.

Quand les murs des ruelles se sont assombris et qu'elles ont commencé à s'emplier de bruits de pas, de voix, de casseroles et d'odeurs d'épices et d'agneau, l'homme est sorti du dédale et s'est dirigé vers l'une des grandes places. Les quelques terrasses étaient bondées d'hommes, seulement d'hommes, qui buvaient, fumaient et parlaient bruyamment avec de grands gestes des bras et des mains. Il a regardé sa montre. Cela durerait encore près d'une heure. Puis, ils se disperseraient pour ensuite revenir au début de la nuit.

L'hôtel était trop loin. L'homme avait soif. Avait faim. Ce n'était pas la peine de rentrer pour ensuite ressortir. Il était trop fatigué. Il s'est assis sur la margelle d'une fontaine. S'est aspergé le visage d'eau. En sortant une cigarette, ses doigts ont mouillé le papier. Cela l'a contrarié. Il s'est mis à maudire cette chose en lui qui le forçait chaque année à partir deux mois pour se plonger

dans des univers où il restait pourtant inexorablement en marge, dont il était exclu, corps étranger.

Mais il lui fallait cela, cette distance affolante de laquelle tout lui apparaissait différent, même lui, même la vie. La mort, quand il était dans les transes de tels voyages, perdait totalement son aspect terrifiant. Au cours de ses nombreux voyages, il avait failli mourir à trois reprises. Il en avait été secoué, mais de façon curieuse. Comme si la mort, là, n'avait été qu'une expérience supplémentaire, un voyage plus profond. Un endroit où chercher, aussi.

Il a peu mangé, ce soir-là. Mais beaucoup bu. Il s'est égaré en rentrant. De vieilles femmes étaient assises dehors, dans la fraîcheur du soir, mais il n'a demandé son chemin à personne. Des chiens buvaient l'eau qui formait une petite rigole dans l'une des rues. Des enfants jouaient à rouler de petits cerceaux de métal sur le pavé inégal. Des femmes pliaient des draps à deux, en les secouant à grands coups. Il a préféré se perdre et marcher très longtemps, malgré sa fatigue, plutôt que de parler.

Sauf à l'hôtel ou dans quelques endroits où il ne pouvait faire autrement, ses voyages s'effectuaient la plupart du temps dans un silence presque total. Il ne voulait pas entendre ou utiliser de langages où il puisse se reconnaître. Il n'y avait que ces lettres qu'il recevait parfois à la poste restante, ou celles qu'il écrivait, qui le replongeaient de temps à autre dans un monde verbal familier.

Il a fini par retrouver son hôtel et a gagné sa chambre. Il s'est assis sur le lit encore défait et il a pleuré. Cela lui était rarement arrivé. Il s'est étendu sans se déshabiller et s'est endormi.

À l'aube, des voix dans la chambre voisine l'ont réveillé. Un couple se querellait. Une porte a claqué. L'homme est allé à la fenêtre. Une femme vêtue de noir est sortie de l'hôtel. Il avait vu, déjà, dans un village plus au centre du pays, une femme être lapidée. Il avait assisté à cela comme il assistait chez lui sans broncher à de nombreuses horreurs, devant son téléviseur. Il s'en était voulu après, lorsque, la place désertée, il s'était approché de la femme laissée pour morte et avait vu qu'elle respirait encore. Le

bas de son pantalon s'était taché de sang. Il s'était enfui comme s'il venait de la tuer.

Il est resté quelques instants à la fenêtre. Le jour se levait dans une très légère brume qui rendait les murs des maisons rosés.

Il s'est douché, s'est habillé et est sorti. Le café où il s'était rendu n'était pas encore ouvert. Cela n'allait pas tarder. Les serveurs s'affairaient à l'intérieur. Il est resté debout au milieu de la petite rue silencieuse.

Il a entendu le bruit de hauts talons martelant lentement le pavé d'une rue adjacente. Les pas se rapprochaient.

La femme qu'il avait cherchée la veille est alors apparue. Elle a tourné dans sa direction et s'est avancée vers lui. Ce n'était pas une femme du pays, mais elle appartenait à ces murs, à cette lumière.

Elle est passée tout près de lui et est entrée dans le café. Il a fermé les yeux et a cherché, sans le trouver cette fois non plus, le nom de cette fleur dont le parfum, ailleurs, il y a longtemps, l'avait troublé.

Il est entré à son tour et a choisi une table d'où il pouvait la regarder. Elle s'était assise près d'une fenêtre à double battant que l'on venait d'ouvrir sur la cour intérieure.

Lorsqu'elle est ressortie, il n'a pas osé la suivre ouvertement. Il est resté à distance.

En peu de temps, il a perdu sa trace. Il a marché vainement le reste du jour.

Le lendemain matin, à l'aube, il est retourné au même café que la veille. Elle n'y était pas. Il s'est assis à la table donnant sur la cour intérieure.

Elle n'a pas tardé. Elle est venue s'asseoir face à lui.

Elle regarde dehors. Ses mains sont posées sur la nappe de toile blanche.

Ils restent ainsi jusqu'à ce qu'on leur apporte du café. Il n'ose fumer. Il n'ose parler. Il ose à peine la regarder.

C'est elle qui parle la première. Dans une langue étrangère qu'il ne reconnaît pas, qui n'existe probablement pas, ou, tout au moins, qui n'est pas répertoriée. Elle parle lentement. Ses yeux

sont comme la mer non loin. Elle s'est penchée doucement au-dessus de la table, elle parle bas, doucement, longtemps. C'est presque un chant.

Puis elle se tait, baisse les yeux et touche la main de l'homme sur la table.

C'est lui à présent qui parle, sans chercher à savoir si elle connaît la langue qu'il utilise. Elle l'écoute jusqu'au bout, avec la même intensité qu'il a mise à l'écouter.

Plus tard, lorsque les clients commenceront à arriver pour le repas de midi, elle se lèvera et se penchera vers lui pour poser un léger baiser sur sa bouche avant de sortir. C'est à cet instant, celui où elle se penchera lentement vers lui, où la veste de son tailleur écrivain s'ouvrira légèrement sur ses seins nus, qu'il se souviendra de cette petite île d'un archipel d'Indonésie, Sula, où non seulement il a découvert le parfum grisant des ylang-ylangs, mais où il l'a vue, elle, fugitive apparition qui l'avait médusé un instant au milieu de sa course folle, comme un rêve prémonitoire aussitôt oublié.

Il sortira du café derrière elle et la suivra dans le dédale des ruelles où il l'a vue le premier jour. Ils marcheront longtemps, comme s'il y avait encore, entre elle et lui, un dernier chemin à parcourir.

Puis elle l'entraînera dans l'une des maisons, sans qu'il sache jamais si elle connaît cette maison ou si elle l'a choisie au hasard. Ils suivront un couloir sombre et frais qui débouchera sur une minuscule cour pleine de verdure et de fleurs. Ils feront lentement l'amour debout, appuyés contre un mur imprégné de soleil. Elle lui parlera tout bas, sans arrêt, et ses mots le pénétreront jusqu'à l'éblouissement.

Ensuite, il ne la reverra pas, mais n'aura plus besoin de la chercher.

Il poursuivra sa route, mais désormais sans hâte.

Dans chaque ville où il passera, elle lui aura écrit. Il retrouvera son parfum sur le papier. Et les accents de cette langue qu'il reconnaîtra peu à peu comme la sienne.

Quand l'homme rentrera chez lui, d'autres lettres suivront, dont il s'imprégnera comme de lumière.

XYZ